

VALLIER

Depuis que j'ai terminé mes études, je travaille avec les Indiens comme guide pour les pêcheurs sur le lac.

LA COMTESSE, *d'une voix grave*

Jamais dans toute l'histoire de France un Bourbon n'a travaillé.

VALLIER

Nous ne faisons plus partie de cette histoire.

LA COMTESSE

Et je ne devrais pas hurler ?

VALLIER

De grâce, calmez-vous !

LA COMTESSE

Comment voulez-vous qu'une mère accepte calmement que son fils, l'héritier direct de la couronne de France, un dauphin éventuel, travaille ? Cette occupation, la plus vile, la plus infamante pour un aristocrate et... mon fils, vous avez poussé l'ignominie jusqu'à devenir guide pour les touristes... Un valet ? Un coolie ? Un sauvage ?

VALLIER

Oui, mère !

LA COMTESSE

Je vous renierai. Vous êtes un lâche ! Lâche comme votre père ! (*Elle se tait comme si elle venait de dire une horreur.*)

VALLIER

Je n'ai pas entendu la fin de votre phrase. (*Silence.*)
Pouvez-vous répéter ?

LA COMTESSE, *subitement*

Vous ne voulez pas apprendre la valse ?

VALLIER

Voulez-vous répéter ?

LA COMTESSE

Valsons.

VALLIER

Timothée, qu'a dit ma mère ?

LA COMTESSE

Il est aux cuisines.

VALLIER

Vous vous trompez. (*Silence.*) Merci, Timothée. C'est bien ce que j'avais entendu. Vous pouvez retourner nourrir les rats aux cuisines. Je suis très heureux que le souvenir de votre mari s'éclaircisse avec le temps. Vous êtes vraiment unique, mère. D'ordinaire, les gens, avec les années, embrouillent leur passé.

LA COMTESSE

Vous m'avez mise en colère. Je ne savais plus ce que je disais. Maintenant, tout va mieux ! Dansons. (*Un temps.*)
Qui aurait l'audace de prétendre que votre père est un lâche ?

VALLIER, *colérique*

Qui oserait prétendre qu'un homme, un Bourbon par surcroît, qui laisse sa femme et son fils dans un coin perdu du Canada, sans un sou, pour retourner jouer aux croisés au vingtième siècle, qui en cinq ans d'absence n'a donné aucune nouvelle à sa famille, ni de sa vie, ni de sa mort, qui oserait prétendre qu'il est lâche ? Eh bien, moi, mère, j'ai cette audace. J'ai cent fois plus de courage que lui. Si je ne travaillais pas en cachette depuis l'âge de treize ans, nous serions morts depuis longtemps ! Il est lâche ! Lâche ! Lâche comme tous les hommes.

LA COMTESSE
Vous parlez sous le coup de la colère. Je préfère croire
ce que j'ai lu de vous.

VALLIER
Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE
Cette lettre.

VALLIER
Quelle lettre?

LA COMTESSE
Celle qui était dans le tiroir de votre secrétaire Louis-
Philippe. J'ai surpris la femme de chambre en train de fouil-
ler dans vos effets personnels. Je l'ai remerciée sur le champ.
(*Vallier court vers sa chambre.*) Il y avait une lettre déchirée.
J'ai voulu remettre cette lettre dans le tiroir mais, par mé-
garde, j'ai surpris le mot « amour ». J'ai tout de suite com-
pris qu'il s'agissait là d'une lettre pour votre père.

VALLIER, au loin
Où est cette lettre?

LA COMTESSE
Elle n'est plus ici.

VALLIER, au loin
Où est-elle?

LA COMTESSE
Entre bonnes mains.

VALLIER, revenant
Et quelles mains?

LA COMTESSE
J'ai imaginé le bonheur de votre père lisant cette mis-
sive. Je ne sais si j'ai eu tort, mais l'enthousiasme m'a fait

oublier le respect dû à votre intimité. Je l'ai recollée. Je l'ai
remise moi-même à Lydie-Anne de Rozier afin qu'elle
puisse l'expédier à ses relations en France. (*Vallier ne dit
rien.*) Vous devriez m'être reconnaissant. Je l'ai lue et
l'éloge que vous faisiez de l'homme de votre vie était d'une
poésie bouleversante. Je me suis même mise à pleurer lors-
que vous avez dit que sa présence vous manquait à un tel
point que, parfois, il vous venait l'envie de demander la
mort, comme saint Sébastien. (*Elle cite:*) « Tu es mon pre-
mier amour et le demeurera. Je te compose, je te crée, je
te fais vivre, te tue, te ressuscite depuis notre si amère
séparation. Tes yeux d'onyx, ton sourire d'ivoire, ton corps
de marbre, tout me manque. Mon souffle se précipite, ayant
oublié le rythme du tien. »

VALLIER ET LA COMTESSE

« Mes lèvres bafoillent ton nom d'avoir perdu l'ha-
bitude de la prononcer. Mes mains se tendent dans l'espoir
de ton retour, et seules mes larmes les arrosent. Ô aimé, si
jamais vous m'aimâtes, que votre amour je le connaisse.
Je t'aime et t'attendrai toujours. »

LA COMTESSE
Ne pleurez pas.

VALLIER
C'est une habitude dont je n'ai pas encore réussi à
me débarrasser.

LA COMTESSE
Vous croyez qu'il reviendra? En vieillissant, tu lui res-
sembles. Parle-moi comme il me parlait.

VALLIER
Je ne veux pas lui ressembler. Je le trouve trop lâche
pour cela. Je peux comprendre les souffrances qu'il a en-
durées, mais maintenant je sais qu'il envoie des signes pour
que je comprenne qu'il souffre. Vous voyez ce feu? Main-
tenant je sais que c'est le signe que la de Rozier lui a fait
parvenir ma lettre et qu'il l'a lue.

LA COMTESSE
Pourquoi associer ce feu à ton père? Vallier, il me
semble voir autre chose dans tes yeux que l'amour filial. Y
a-t-il un autre amour? Dis-moi?

VALLIER

Simon.

LA COMTESSE, *souriante*

Tu prononces son nom d'un ton si triste.

VALLIER

Je croyais que cela vous aurait choquée.

LA COMTESSE

Il ne faut pas confondre la noblesse et l'amour. État
d'esprit et état d'âme.

VALLIER

Vous saviez depuis longtemps?

LA COMTESSE, *après un silence*

Je voulais l'entendre de ta bouche. Je n'ai que toi au
monde à hériter.

VALLIER, *lui souriant*

Et Timothée? La femme de chambre? Les garçons
d'écurie? Et les rois et les reines?

LA COMTESSE

Et toi, mon grand capitaine que je réveillerai tôt de-
main matin afin qu'il puisse guider, tel un corsaire, les
pêcheurs sur la Méditerranée.

Vallier entame sa sortie.

VALLIER

Bonne nuit, mère.